

« LA RELATION CRITIQUE » DE STAROBINSKI : UNE HERMÉNEUTIQUE DE LA DIFFÉRENCE EST-ELLE POSSIBLE ?

Jérémy Majorel, université Paris-Diderot

Je vais m'intéresser au texte « La relation critique », daté de 1967, qui inaugure l'ouvrage éponyme – si fondamental pour la critique littéraire –, publié en 1970. Pour mon propos, le côté en partie circonstanciel du texte est essentiel. Starobinski fait dès le début explicitement allusion à la querelle qui vient d'avoir lieu entre Barthes et Picard : « Le débat récent autour de la critique aura eu le mérite de contraindre à formuler nettement quelques positions théoriques¹. » Et un peu plus loin : « S'il y a une "nouvelle critique", elle ne s'est pas fait annoncer par un programme ; elle a commencé par s'attacher à comprendre et à expliquer des œuvres littéraires à sa manière. » (10) Autrement dit, le *Sur Racine* (1963) de Barthes a déclenché une querelle qui a donné lieu à une explicitation après coup des présupposés théoriques et méthodologiques, ce qui a permis ainsi à la « nouvelle critique » d'apparaître en tant que telle.

Je voudrais réintégrer Starobinski dans une configuration plus large et diverse que celle de l'École dite « de Genève » dans laquelle on a coutume, à juste titre bien sûr, de présenter son travail. En effet, le texte de Starobinski dialogue non seulement avec Poulet, mais aussi, outre Spitzer, avec Blanchot, Barthes et Derrida. On gagnerait même à le mettre en rapport avec les travaux de Foucault et ceux alors encore à venir de Deleuze et Guattari. La thèse que je défendrai ici est que ce texte est animé par un problème commun à tous ces auteurs, auquel chacun donne une réponse singulière : une herméneutique de la différence est-elle possible ? La prise en compte de la différence, d'œuvres radicales comme celles de Rousseau, d'Artaud, de Bataille, etc., doit-elle mener à un abandon de l'herméneutique vers une tout autre forme de critique ou peut-elle susciter un changement interne à l'herméneutique ?

Dans « La relation critique », Starobinski fait retour sur la théorie et la méthode qui sous-tendaient jusqu'alors ses propres travaux. Il est déjà l'auteur de *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle* (1957) et de *L'Œil vivant* (1961). Pour montrer l'importance que prend la possibilité ou non d'une herméneutique de la différence dans ce texte, il nous faut en reconstituer l'économie et la composition. « La relation critique » présente en effet un propos minutieusement agencé, construit selon plusieurs mouvements ascendants, à la manière moins d'un cercle que d'une spirale. Les deux premiers tiers sont occupés à développer une approche herméneutique traditionnelle.

L'herméneutique de l'appropriation

Starobinski commence son texte en distinguant « théorie » et « méthode » et en donnant le double sens de chacun de ces termes. La « théorie » peut être ainsi à la fois et de manière contradictoire anticipation du savoir sur l'expérience et contemplation d'un objet déjà parcouru. De même, la « méthode » peut porter à la fois et de façon contradictoire sur les moyens ou sur les fins de la critique. Starobinski insiste sur la nécessaire intervention après coup de la clarification méthodologique par rapport à la pratique critique proprement dite, de telle manière à relancer celle-ci au-delà des problèmes sur lesquels elle butait.

Il soulève ensuite le premier écueil que rencontre tout critique littéraire : la reproduction mimétique de l'œuvre commentée. Sous le coup de la fascination, le critique ne rend compte que de la pluralité indéfinie des œuvres dont il se fait le miroir obéissant et oublie la généralisation du savoir vers quoi doit tendre l'interprétation des textes :

« L'on ne peut réduire la méthode à un tâtonnement intuitif, variable selon les occasions, et orienté par la seule divination ; il ne suffira pas d'apporter à chaque œuvre la réponse spécifique qu'elle semble attendre. Ce serait restreindre la critique au rôle d'écho sensible, de reflet intellectualisé, docile à la séduction singulière de chaque lecture. La critique, oublieuse de l'unité finale vers laquelle elle doit tendre, s'abandonnerait ainsi aux sollicitations infinies de la multiplicité des formes qu'elle rencontre sur son chemin. » (11)

Starobinski définit alors ce qu'il appelle le « trajet critique », notion qui tient une place centrale dans son essai. Il s'agit de passer « d'une lecture sans prévention, régie par la loi interne de l'œuvre, à une réflexion autonome face à l'œuvre et à l'histoire où elle s'insère » (13). Il précise que le « cercle herméneutique » n'est lui-même « qu'un cas particulier – et particulièrement réussi – du trajet critique » (*id.*). Ce « trajet s'effectue à travers une série de plans successifs, parfois discontinus, et à des niveaux de réalité différents » (*id.*). Ce sont ces différents plans qu'il va distinguer ensuite dans le corps de son texte. La qualité première d'un critique sera la plus ou moins grande habileté à établir avec l'œuvre commentée « une relation variable et souple » (15) entre ces plans d'approche hétérogènes. S'il y a bien une méthode préférable pour chaque plan, il n'en existe aucune pour le passage d'un plan à un autre et c'est

précisément là que le critique rejoint une certaine forme de création qu'il partage avec l'activité de l'écrivain, j'y reviendrai.

Starobinski distingue trois plans d'approche critique, différents mais complémentaires, trois cercles concentriques qui cernent progressivement le centre d'une œuvre étudiée. Le premier est représenté par la « vigilance philologique qui veille à l'établissement scrupuleux du texte, comme à la définition précise des vocables dans leur contexte historique » (14). C'est concéder une certaine légitimité au point de vue de Picard dans sa querelle avec Barthes à propos de Racine. Cependant, même sur les exigences philologiques, l'herméneutique et la critique moderne ne me semblent pas irrémédiablement opposées. Ainsi, par exemple, le travail de Derrida sur la « dissémination » (plutôt que « polysémie ») des mots présuppose un aussi haut degré d'érudition étymologique et d'amour de la langue, que l'on accolerait par habitude plutôt aux herméneutes, même si chez Derrida ce savoir sert de tout autres fins que la stabilisation du texte en sa « bonne » version ou « leçon ».

Starobinski présente ensuite le deuxième cercle, plus rapproché du centre que la philologie : « l'étude "immanente" des caractères objectifs du texte : composition, style, images, valeurs sémantiques » (17). C'est ici qu'il place l'apport du moment structuraliste. Celui-ci a le mérite de nous détacher de la fascination immédiate de l'œuvre. Mais ce n'est pas encore le niveau ultime, car le structuralisme ne peut, selon Starobinski, constituer une approche convenable lorsqu'il est confronté à des œuvres transgressives :

« Cette méthode est en droit d'attendre son plein succès toutes les fois qu'elle aura affaire à des cultures stables [...]. Dès l'instant où [...] la parole poétique, cessant de se réduire au seul jeu réglé, cesse d'être l'exorcisme de la transgression pour devenir elle-même transgressive – une dimension d'*histoire* s'introduit dans la culture, dont un structuralisme généralisé peut malaisément rendre compte. » (20-21)

Nous nous avançons ici vers le problème de l'herméneutique de la différence. Mais Starobinski ne le pose pas encore tout à fait. Il décrit un troisième cercle qui viendrait pallier ce défaut du structuralisme, à savoir la « dimension "existentielle", la dimension psychologique et sociologique » et « les problèmes habituellement traités par l'histoire littéraire » (23). Le structuralisme permet de rendre compte de la cohérence interne des œuvres. Mais pour une œuvre transgressive, ce qui compte est de mesurer son écart par rapport au contexte où elle intervient. L'histoire, la psychologie, la sociologie et l'existentialisme prennent donc le relais.

Mais la question de la prise en compte de l'exception littéraire persiste et Starobinski lui donne assez d'importance pour la considérer comme le deuxième écueil principal pour tout critique littéraire. En effet, rendre raison des écarts de l'œuvre à l'aide d'un savoir surplombant revient d'une certaine façon à les désamorcer. Le premier écueil de la critique était la reproduction mimétique, un langage interprétatif qui fusionne avec le langage de l'œuvre et ne donne lieu qu'à un archipel de solitudes. Le deuxième écueil est donc l'excès inverse :

« Nous ne voulions pas, disions-nous, d'une critique qui se contenterait d'être l'écho pluriel de la pluralité des mondes littéraires. Mais la *généralisation* du discours critique ne fait-elle pas apparaître un autre risque ? [...] L'irrégularité turbulente, le scandale, la contradiction dans les œuvres et entre les œuvres, l'altérité deviennent les thèmes d'une parole cohérente et calme qui abolit dans la compréhension les déchirures dont elle rend compte. » (25)

L'interprétation risque donc de se mettre au service de la récupération culturelle des œuvres transgressives. C'est à ce moment précis qu'intervient dans le texte de Starobinski une référence cruciale à Blanchot, au Blanchot critique littéraire :

« Maurice Blanchot insistait encore récemment sur le fait qu'entre la culture, qui tend à l'unification et à l'universalisation d'un discours rationnel, et la littérature, qui est l'annonciatrice du refus et de l'incompatible, la critique prend habituellement (et coupablement) le parti de la culture. Les grandes œuvres rebelles sont ainsi trahies, elles sont – par le commentaire et la glose – exorcisées, rendues acceptables et versées au patrimoine commun. » (26)

Starobinski note que ce problème pose la question fondamentale d'une rupture possible avec le hégélianisme, qui fait du négatif et de la différence un moment de la positivité du concept et de la vérité de l'esprit – ce qui inscrit Starobinski dans le large champ de réflexions des années 60. Starobinski cite Blanchot comme n'ayant cessé de contester dans sa propre critique littéraire la manière dont le langage interprétatif a tendance à transformer les « œuvres scandaleuses » en œuvres « *exemplairement* scandaleuses » (25), c'est-à-dire à les subsumer dans le paradigme commun qu'elles défiaient, à rabattre le singulier sur le particulier. Starobinski pense peut-être à un bref article de Blanchot, « Le récit et le scandale », sur

Madame Edwarda de Pierre Angélique, *alias* Georges Bataille, qui avait été repris en 1959 dans *Le Livre à venir* et où l'on pouvait lire notamment ceci :

« Les efforts que nous faisons pour isoler théoriquement le point où le scandale nous touche [...] ressemblent au travail des globules pour rénover la partie blessée. Le corps se rétablit, mais l'expérience de la blessure demeure. On guérit la plaie, on ne peut guérir l'essence d'une plaie². »

Relevons ici la métaphore médicale qui était utilisée. On en rencontre plus d'une dans la critique littéraire de Blanchot, qui avait commencé des études de médecine dans sa jeunesse. Nul doute que Starobinski a pu être sensible à cet aspect, sans forcément avoir eu connaissance de ce point de biographie. Et remarquons que Bataille est au moins présent une fois dans « La relation critique », lorsque Starobinski écrit : « l'écriture n'est pas le truchement douteux de l'expérience intérieure, elle est l'expérience même » (18) – phrase qui aurait pu être de Bataille.

L'éthique du suspens du cercle herméneutique

C'est ici que s'impose un détour vers l'œuvre critique de Blanchot pour en extraire le geste qui intéresse Starobinski, que je qualifierai de « suspens du cercle herméneutique ». On le retrouve dans presque tous les articles qui ont été rassemblés dans *Le Livre à venir* et qui suivront ce recueil. Ainsi, dans un texte qui présente l'œuvre d'Hermann Broch dans son ensemble, Blanchot écrivait :

« La recherche de l'unité a été la grande passion de Broch, son tourment, sa nostalgie : l'unité, l'espoir d'atteindre le point de fermeture du cercle, lorsque celui qui s'est avancé assez loin reçoit le droit de se retourner et de surprendre, comme un tout uni, les forces infiniment opposées qui le partagent³. »

On perçoit ici une rémanence du mythe d'Orphée. Blanchot a probablement lui aussi connu cette « nostalgie » de « l'unité » et « l'espoir d'atteindre le point de fermeture du cercle ». Mais cette tentation nostalgique guette sans cesse tout herméneute, Starobinski compris.

Blanchot concluait son étude en insistant à nouveau sur la manière dont Broch nous mènerait « jusqu'à ce point où s'accomplit le bonheur ou le savoir du cercle » :

« Étrange bonheur, haut savoir dont Hofmannsthal aussi nous a parlé : “*Qui connaît la puissance du cercle, ne redoute plus la mort*”, et Rilke, qui est de la même famille : “*J'aime quand le cercle se referme, quand une chose se rejoint en l'autre.*” “*Il n'y a rien de plus sage que le cercle.*” “*L'anneau est riche par son retour*⁴.” »

Cette conclusion en forme de chœur citationnel autour de la « *puissance du cercle* » qui dépasserait la finitude, Blanchot n'y cédera pourtant jamais, même et surtout quand il semble tout près d'y céder ou d'y avoir déjà cédé. Il aura toujours la prudence de suspendre le cercle, soit pour s'ouvrir à d'autres pratiques d'interprétation, soit pour reconnaître que l'œuvre commentée excède l'interprétation traditionnelle qu'il est incapable pour l'instant de mener au-delà mais dont il sent que l'imposition serait dogmatique.

Ainsi, après avoir manifesté une moindre préférence pour Joubert en regard de Mallarmé, il rectifie aussitôt : « Mais accueillons son expérience telle qu'il l'a éprouvée et représentée⁵. » Il en appelle donc à une hospitalité du commentaire qui ne doit pas chercher à transformer l'autre en ce qu'on souhaiterait qu'il soit, à reconnaître que Joubert ne se réduit pas à n'être qu'« une première version de Mallarmé ».

Pour Henry James, Blanchot annonce ce que Derrida pratiquera sous le nom d'« indécidabilité » ou ce que Ricœur appellera un « conflit d'interprétations ». En effet, lisons la manière dont il formule le problème interprétatif du *Tour d'écrou* : « Gide découvre que *Le Tour d'écrou* n'était pas une histoire de fantômes, mais probablement un récit freudien⁶. » Blanchot va s'ingénier à montrer que la force du récit réside dans cette modalisation (« probablement ») que le geste critique ne peut dissiper que par fermeture abusive du cercle : « À la vérité, l'interprétation freudienne, si elle s'imposait avec l'évidence d'une solution, le récit n'y gagnerait qu'un intérêt psychologique momentané, et il risquerait d'y perdre tout ce qui fait de lui un récit⁷ [...]. »

Avec Robbe-Grillet, Blanchot en appelle une nouvelle fois à la vigilance de l'« indécidabilité » ou du « conflit d'interprétations » sur la question de « savoir si l'acte du supplice a été réel ou imaginaire » dans *Le Voyeur* : « Nous ne pouvons pas le savoir et nous n'avons pas à le savoir⁸. » Dans une note, il reporte cette vigilance sur un autre récit de l'auteur :

« Dans *La Jalousie*, l'intrigue et la narration ont pour centre une forte absence. D'après l'analyse des éditeurs, il faudrait entendre que ce qui nous parle en cette absence est le personnage même du jaloux, le mari qui surveille sa femme. C'est, je crois, méconnaître la réalité authentique de ce récit⁹ [...]. »

Cette intervention des éditeurs, en l'occurrence les éditions de Minuit, dirigées à l'époque par Jérôme Lindon, impose *a priori* aux lecteurs une interprétation qui dissipe l'ambiguïté narrative, c'est-à-dire qui reverse ce « nouveau roman » dans le roman traditionnel.

La lecture symbolique est précisément une des voies privilégiées de résorption de l'ambiguïté. C'est donc également au nom d'une éthique du suspens du cercle que se formule un refus de la lecture symbolique, et donc d'une certaine manière herméneutique, chez Blanchot. Dans le chapitre « La parole prophétique », Blanchot, avant d'y formuler ce refus, prend conscience de la nécessité d'affranchir les paroles prophétiques de « la spiritualité chrétienne, [de] l'idéalisme platonicien et [de] tout le symbolisme dont notre littérature poétique est imprégnée », c'est-à-dire de tout le substrat culturel qui agit insidieusement « chez les traducteurs par une obscure volonté de ne pas traduire, mais d'achever et de purifier¹⁰ » les paroles prophétiques. C'est ensuite que Blanchot se recentre sur la question de la lecture symbolique : « Chaque fois que nous sommes gênés par une parole trop forte, nous disons : c'est un symbole¹¹. »

Évoquant les commentateurs de Proust qui ont vu en *Jean Santeuil* « le prototype de l'événement tel qu'il fut réellement vécu par Proust, fils d'Adrien Proust », Blanchot prévient cette tentation et ironise : « tant est grand le besoin de situer l'insituable »¹². Si nous avons à retenir une formule qui condense le suspens du cercle, nous retiendrions : contrer « le besoin de situer l'insituable » quand il se fait insidieusement ressentir. Au contraire, interroger le situable à partir de « l'insituable », la lumière à partir de son point aveugle, telle est la tâche paradoxale de la critique. L'herméneutique traditionnelle ne peut pas la prendre en charge. La déconstruction en fera son programme. Mais une herméneutique de la différence peut-elle naître de cette nécessité ?

L'herméneutique de la différence

Après ce détour, revenons au passage où Starobinski cite Blanchot. Par le truchement de cette référence, Starobinski ne va pas abandonner l'herméneutique, mais produire une mutation

interne à celle-ci, décisive, qui va lui permettre d'affronter cet écueil de la récupération culturelle :

« Mais la compréhension critique ne vise pas à l'assimilation du dissemblable. Elle ne serait pas compréhension si elle ne comprenait pas la différence *en tant que différence*, si elle n'étendait pas cette compréhension à elle-même et à sa relation aux œuvres. Le discours critique se sait, en son essence, *différent* du discours des œuvres qu'il interroge et explicite. Pas plus qu'il n'est le prolongement ou l'écho des œuvres, il n'en est le substitut rationalisé. »
(26)

C'est précisément ici que Starobinski opère le passage d'une herméneutique de l'appropriation à une herméneutique de la différence. Un pas de plus, et on se dirige vers la déconstruction. L'insistance sur le terme « différence » et l'adjectif « différent », répétés et mis en italique, ne peut pas ne pas avoir une connotation derridienne consciente qui participait du contexte des années 60 dans lequel le texte a été écrit et s'insérait explicitement. Starobinski insiste de nouveau plus loin : « Chacun de ces dangers [paraphrase, "poème" autonome, inventaire scrupuleux] peut se définir comme une perte de la relation, et comme une perte de la différence. » (27) Et un peu plus loin encore : « La différence reconnue est la condition de toute rencontre authentique. » (28) La « relation critique », chez Starobinski, c'est donc en dernier lieu la « différence ». Cette herméneutique de la différence pourrait permettre à son tour une relation, ce que j'appellerai un « chiasme », avec la déconstruction, tant un partage commun d'un même souci de la « différence » se lit. Mais l'écart entre « la différence *en tant que différence* » et la « différence » donne le jeu nécessaire au mouvement conjonctif et disjonctif de ce chiasme, à son partage et à son départage. La référence à Blanchot est la condition de possibilité de ce chiasme entre herméneutique et déconstruction, car c'est elle qui permet l'élaboration d'une herméneutique de la différence chez Starobinski. L'enjeu consiste à passer du cercle herméneutique à un chiasme entre herméneutique et déconstruction. Voilà donc la configuration historique, en forme de chiasme, que je voulais faire apparaître entre Starobinski, Blanchot et Derrida, et qui, à mon sens, représente non le passé de la critique littéraire, mais son avenir, car malheureusement ce chiasme n'a pu être développé par les principaux intéressés, pour diverses raisons que je ne peux développer ici. En effet, Starobinski n'aura jamais vraiment répondu à *De la grammatologie* (1967), où Derrida élaborait pourtant une lecture de Rousseau tout contre la sienne. Le travail de Starobinski sur les anagrammes de Saussure en 1964 aurait pourtant pu être le point de départ

d'un dialogue fécond. Blanchot, lui, n'aura jamais vraiment établi de dialogue continu avec Starobinski, sauf très latéralement dans ses lectures de Kafka, et sauf une fois plus explicitement dans un compte-rendu élogieux du *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle*, recueilli dans *Le Livre à venir*. Starobinski en sera très touché : « L'étude sur "Racine et la poétique du regard" parut en août 1957. En même temps s'engagea une sorte de conversation – à distance – avec Maurice Blanchot, dont l'article sur Rousseau, dans *La N.R.F.* de 1958, compta beaucoup pour moi. Mon livre en avait été l'occasion : je ne pouvais souhaiter plus beau prolongement de ma réflexion¹³. » Il y a au moins un lieu de pensée où les noms de Blanchot, de Derrida et de Starobinski ont été associés : la revue *Critique*, fondée par Bataille en 1946 et dirigée par Jean Piel à partir de 1962.

Remarquons que « La relation critique » a été écrit à très peu d'intervalle de l'article « *Thomas l'obscur* chapitre premier », paru en 1966 dans le numéro spécial « Maurice Blanchot » de la revue *Critique*. C'est le seul que Starobinski ait jamais consacré à Blanchot, à son corps défendant, puisqu'il confesse s'être affronté à la limite où achoppait sa propre méthode d'interprétation des textes :

« Ce commentaire, je le redoute, n'est qu'une sorte de paraphrase : je crains de n'avoir su parler ni à la bonne distance, ni selon la véritable intimité. Il est difficile de parler de Blanchot sans subir une étrange fascination, sans être captivé par la voix même de l'écrivain et sans se laisser entraîner par son drame ontologique. Toute analyse du genre de celle qui vient d'être proposée reste en deçà de l'exigence formulée par l'œuvre de Maurice Blanchot. Percevoir simplement cette exigence est un premier pas. C'est peut-être le seul qui ait été accompli dans cet essai d'explication. Blanchot, au vrai, s'offre à une compréhension inachevable, non à une explication. Je m'y suis donc pris obliquement. L'échec d'une explication, après tout, en dit long sur ce qu'une œuvre a d'irréductible et d'exceptionnel¹⁴. »

C'est une éthique du suspens du cercle analogue à celle que Blanchot pratiquait depuis *Le Livre à venir* que Starobinski avait donc manifesté en écrivant sur *Thomas l'obscur* et en reconnaissant que sa méthode herméneutique ne pouvait pas en rendre vraiment compte. « La relation critique » peut donc être lue en partie comme une réponse à cet achoppement, la recherche d'un moyen pour sortir de l'aporie que représentent certaines œuvres littéraires limites, celle du Blanchot romancier exemplairement, pour l'herméneutique traditionnelle.

La déconstruction

L'étonnant est que « La Parole soufflée » de Jacques Derrida, texte sur Artaud paru dans *Tel Quel* en 1965, soulevait le même problème de la prise en compte de la différence par le discours critique, presque dans les mêmes termes que Blanchot employait et que Starobinski reprendra :

« La critique (esthétique, littéraire, philosophique, etc.), dans l'instant où elle prétend protéger le sens d'une pensée ou la valeur d'une œuvre contre les réductions psycho-médicales, aboutit par une voie opposée au même résultat : *elle fait un exemple*. C'est-à-dire un *cas*. L'œuvre ou l'aventure de pensée viennent témoigner, en exemple, en martyr, d'une structure dont on se préoccupe d'abord de déchiffrer la permanence essentielle. [...] Cela selon le geste le plus irrépressible du commentaire le plus respectueux de la singularité sauvage de son thème¹⁵. »

Où l'on retrouve le problème de la tendance du commentaire à faire des « œuvres scandaleuses » des « œuvres *exemplairement* scandaleuses » et l'écueil du structuralisme qui serait inapte à appréhender l'événement, le dérèglement, la singularité.

« La Parole soufflée » est lui aussi un essai minutieusement agencé. Il s'ouvre sur une longue introduction qui pose le problème de l'articulation entre « le discours critique et le discours clinique¹⁶ ». Ce problème de l'articulation entre « critique » et « clinique », étroitement corrélé à celui de la possibilité ou non d'une herméneutique de la différence, dessine une configuration historique supplémentaire dans laquelle l'œuvre de Starobinski gagnerait à être inscrite pour mieux la confronter, la comparer, la faire dialoguer avec les auteurs qui y ont participé : on pense au Foucault d'*Histoire de la folie à l'âge classique* (1961) et de *Naissance de la clinique* (1963), au Derrida de « *Cogito et histoire de la folie* » (1963), de « La pharmacie de Platon » (1968) et de « La double séance » (relecture de Mallarmé par le biais de la notion d'hymen qui paraîtra en 1970) et au Deleuze qui va rencontrer Guattari en 1968 et dont un recueil d'articles qui paraîtra en 1993 se nomme précisément *Critique et clinique*.

Starobinski ne cesse depuis ses débuts de s'intéresser à la fois à la critique littéraire et à l'histoire de la médecine, de les articuler à sa manière. On en a des traces dans « La relation critique » avec des métaphores autour de l'« anastomose » (19, 21) ou du « transit » (24). La deuxième version de 2001 associera même étroitement critique et clinique par le truchement de l'étymologie : « En remontant à la racine du terme (le verbe grec *krinein* apparenté au latin

cerno) on trouve [...] le souvenir des “jours critiques” de la médecine hippocratique, où se jouait la “décision” – c’est-à-dire la *crise* des maladies, quand elles “se jugent” par la guérison ou par la mort¹⁷. » Le recueil *La Relation critique* est lui-même constitué au deux tiers par des textes qui pourraient être rattachés à l’histoire de la clinique (ce sont les chapitres sur « L’empire de l’imaginaire » et « Psychanalyse et littérature »). Starobinski avait fait paraître *Histoire du traitement de la mélancolie, des origines à 1900* en 1960 et, avec N. Bouvier, *Histoire de la médecine* en 1963. Qu’on pense également au fameux article « L’échelle des températures. Lecture du corps dans *Madame Bovary* » qui paraîtra en 1980.

Dans ce qu’on peut considérer comme une longue introduction au contenu proprement dit de « La Parole soufflée », Derrida renvoyait dos à dos, après examen détaillé, le traitement du cas Artaud par Blanchot d’un côté, par Jean Laplanche de l’autre. En effet, Derrida montrait, notamment à partir d’un article repris dans *Le Livre à venir*, que la manière dont Blanchot avait écrit sur Artaud était une forme de critique encore trop liée à une récupération essentialiste, malgré l’intention manifestée par Blanchot d’être attentif au côté unique d’Artaud. Derrida remarquait bien l’éthique blanchotienne du suspens du cercle herméneutique, en citant ce passage de l’article en question :

« Il serait tentant de rapprocher ce que nous dit Artaud de ce que nous disent Hölderlin, Mallarmé : que l’inspiration est d’abord ce point pur où elle manque. Mais il faut résister à cette tentation des affirmations trop générales. Chaque poète dit le même, ce n’est pourtant pas le même, c’est l’unique, nous le sentons¹⁸. »

Cependant, Derrida relevait maints autres passages de l’article qui n’évitait pas un mouvement insidieux de reprise essentialiste de la singularité d’Artaud, ce que Derrida résumait ainsi :

« Il s’agit là d’une lecture – d’ailleurs admirable – de “l’impouvoir” (Artaud parlant d’Artaud) “essentiel à la pensée” (M. Blanchot). “Il a comme touché, malgré lui et par une erreur pathétique d’où viennent ses cris, le point où penser, c’est toujours déjà ne pas pouvoir penser encore : “impouvoir”, selon son mot, qui est comme essentiel à la pensée...” (p. 48). L’“erreur pathétique”, c’est ce qui de l’exemple revient à Artaud : on ne le retiendra pas dans le décryptage de la vérité essentielle. L’erreur, c’est l’histoire d’Artaud, sa trace effacée sur le chemin de la vérité¹⁹. »

Ainsi, la critique reprend la fonction du souffleur dans le théâtre classique, tant détestée par Artaud. Elle lui souffle ses paroles : elle lui dérobe ses mots propres et lui insuffle par ventriloquie une vérité qui le dépasse. Ce reproche de Derrida à Blanchot dit aussi quelque chose de son propre rapport à Blanchot dans les années 60, qui n'est pas celui qu'il sera à partir des années 70. Derrida ne s'intéressera qu'après au Blanchot romancier, il réévaluera aussi très différemment le geste critique blanchotien et il rompra avec Sollers. La question est celle de la compréhension tardive par Derrida du Neutre de Blanchot, mais c'est une question que je ne traiterai bien sûr pas ici. Observons pour l'instant ceci : si Blanchot n'est encore en 1965 pour Derrida qu'un point de départ, le Blanchot critique et romancier de 1966-67 sera bien pour Starobinski une incitation à une remise en cause personnelle. On passe donc à un cran supplémentaire dans le détachement herméneutique et on comprend mieux la configuration du chiasme entre Blanchot, Derrida et Starobinski en ces années-là²⁰.

Le récit critique

Autre point crucial qui me semble inscrire Starobinski dans un carrefour herméneutico-déconstructif, c'est telle affirmation que l'on peut lire vers la fin de « La relation critique » :

« Pour répondre à sa vocation plénière, pour être discours compréhensif sur les œuvres, la critique ne peut pas demeurer dans les limites du savoir vérifiables ; elle doit se faire œuvre à son tour, et courir les risques de l'œuvre. Elle portera donc la marque d'une personne – mais d'une personne qui aura passé par l'ascèse impersonnelle du savoir “objectif” et des techniques scientifiques. » (33)

Le côté créateur de la critique est encore plus accentué dans la version de 2001, avec notamment ceci : « [...] [O]ù commencent les projets d'un écrivain ? Où s'achève son travail ? [...] Le critique est un écrivain, et l'on poserait aussi bien les mêmes questions à son propos²¹. » Mais en 1967, Barthes était encore loin de proclamer que le critique était un écrivain, et Derrida n'avait pas encore commencé dans ses essais à disposer des agencements énonciatifs qui performant les problèmes dont il traite. Thibaudet avait bien en son temps évoqué ce qu'il appelait la « critique des maîtres », Starobinski l'évoque dans la deuxième version de son texte. Mais c'était la critique faite par des écrivains avant d'être critiques : Diderot, Baudelaire, Hugo, Stendhal, etc. Il y avait Blanchot cependant, plus proche d'une

racine commune à la critique et à l'écriture, puisqu'il avait commencé à pratiquer les deux simultanément dès les années 30. Mais Starobinski faisait un pas supplémentaire : qu'un critique avant tout, par déhiscence et par essence, est écrivain à part entière.

Où se remarque cette trace d'écriture chez le critique littéraire ? Starobinski la perçoit dans le rapport singulier que chaque critique instaure entre théorie et méthode. La tendance dominante consiste à placer les questions de méthode en préface à l'œuvre critique alors que la méthode a été élaborée au fur et à mesure du cheminement critique et explicitée après coup. Autrement dit, on rabat la succession chronologique sur un rapport logique : « Elle [la réflexion méthodologique en critique littéraire] ne s'explique véritablement qu'en postface, même s'il lui arrive, par un artifice d'exposition ou pour des raisons pédagogiques, d'usurper la place du préambule. » (11) Ce que Starobinski reformule peu après ainsi : « Le paradoxe apparent, c'est que la méthode ne puisse se formuler conceptuellement qu'au moment où elle a accompli son office et où elle devient presque inutile. Le critique accède à la pleine conscience de sa méthode en se retournant vers la trace de son cheminement. » (12) Le retournement et le chemin : on reconnaît ici la figure d'Orphée et celle d'Hermès, et la difficulté de les associer. Le critique a tendance à dissimuler le cheminement par lequel il est arrivé à ses interprétations – Starobinski précise bien que le « trajet [...] n'a pas à s'inscrire nécessairement dans l'œuvre critique elle-même, et [...] peut avoir eu lieu dans le travail préparatoire dont l'œuvre critique est l'aboutissement » (13).

Cependant, il pointe la tendance inverse dans le domaine de la littérature : « Il n'est point d'œuvre moderne qui ne porte en elle l'indice ou la justification de sa propre venue au monde (le roman de Proust est ici l'exemple majeur, mais les *Essais* de Montaigne, pour un lecteur un peu attentif, ne sont pas moins révélateurs). » (24) On rêve donc d'une œuvre critique qui serait à la critique ce que le roman de Proust a été pour la littérature. C'est bien un tel « trajet » que Starobinski retrace dans « La relation critique », où « relation » peut s'entendre alors au sens de, « ce qui est relaté », de « récit ». Est révélé le « trajet critique » qui sustentait jusque-là ses articles et ses essais antérieurs en même temps que les apories rencontrées chemin faisant – au moment de l'étude de *Thomas l'obscur* notamment – qui vont susciter à leur tour le pas au-delà des essais et articles futurs. On pourrait relire en ce sens également *Jean-Jacques Rousseau. La transparence et l'obstacle* en montrant comment la singularité de Rousseau résiste en partie à la puissante herméneutique de Starobinski et produit un reste inassimilable que Derrida va précisément investir par le biais de la notion de « supplément ».

Là encore, toutes ces réflexions de Starobinski sur la méthode, la préface, etc., témoignent d'une approche qui croise herméneutique et déconstruction plus qu'elle ne les oppose. En effet, Derrida publiera en 1972 *La Dissémination*, où seront rassemblés « La pharmacie de Platon », « La double séance » et le texte éponyme, et qui débutera par « Hors livre. Préfaces ». Ce texte qui fera date porte précisément sur le trucage constitué par toute préface et ses effets perturbants sur la textualité, notamment à partir de Hegel, de Marx et de Lautréamont. En voici l'ouverture :

« Ceci (donc) n'aura pas été un livre. / Encore moins, malgré l'apparence, le recueil de *trois* "essais" dont le temps serait venu, après le fait, de reconnaître le trajet, de rappeler la continuité ou d'induire la loi, voire d'exhiber, avec l'insistance requise en pareille occasion, le concept ou le sens. On ne feindra pas, selon le code, la préméditation ou l'improvisation. L'agencement de ces textes est autre, mon intention n'est pas ici de les présenter. / La question s'y agite précisément de la présentation²². »

Le philosophe, le critique, par l'artifice d'une préface, fait passer pour un ordre logique ce qui est une succession chronologique prise à rebours, fait passer pour un traité scientifique ce qui est en partie une fiction et se fait passer pour un sujet universel de la pensée alors qu'il reste aussi une subjectivité singulière²³.

Conclusion : pour un chiasme entre herméneutique et déconstruction

Starobinski, à la fin de son texte – après avoir filé une « métaphore conjugale » qui ne le satisfait pas entièrement pour rendre compte de la « relation » du critique à l'œuvre commentée – opte pour « l'image de la quête orphique ou [...] celle de la *Nekuia* homérique » (29) d'Ulysse, deux figures mythiques que Blanchot avait explorées respectivement dans *L'Espace littéraire* et dans *Le Livre à venir*. Starobinski les rapproche finalement d'« Hermès, conducteur des âmes et patron de l'herméneutique, [...] celui qui franchit les limites entre les mondes, et qui rend à la présence ce qui avait été englouti par l'absence ou par l'oubli » (*id.*). Nul doute que la différence est grande entre Orphée qui perd ce qu'il voulait sauver en se retournant et Hermès qui franchit la mort à son gré et ramène à la vie ce qui était absent. Mais quel bel hommage implicite à Blanchot, et peut-être à travers lui à Derrida, que de donner Orphée comme compagnon à Hermès, preuve s'il en est qu'un dialogue fécond entre des

pratiques interprétatives, voire déconstructives, est possible et pourrait être repris et continué pour repenser la critique littéraire aujourd'hui. Le « plaisir d'un contact au cœur d'un chiasme » dont parlera Levinas à propos de son rapport à Derrida, Starobinski le formule lui aussi lorsqu'il définit ainsi « l'œuvre critique complète » :

« [Elle] comporte toujours le souvenir de la docilité primitive, mais loin d'adopter pour elle-même la direction de l'œuvre littéraire analysée, elle prend son cours propre de façon à la croiser en un point décisif. Une grande lumière prend naissance à l'intersection des trajectoires. » (15)

Appliquons un tel chiasme à l'opposition tranchée entre herméneutique et déconstruction, sans doute en surgira-t-il une étincelle précieuse pour une critique littéraire à venir²⁴.

Jean Starobinski m'a donné la permission, je l'en remercie chaleureusement ici, de rendre public un échange privé que nous avons eu en 2007 sur ses rapports avec Blanchot et Derrida, je me lançai dans mon doctorat à ce moment (« Chiasmes : Blanchot, herméneutique et déconstruction »). C'est, à ma connaissance, la seule fois où il a exprimé son positionnement : « Blanchot se portait au-delà des textes, sans les oublier. Derrida s'enfonçait dans les mots et leurs polysémies ou polygraphies, jalons pour lui d'un parcours philosophique, par exemple dans *Donner le temps*. Je reste quant à moi assez proche d'une phénoménologie des gestes verbaux qui ne s'arrêterait pas à leur description... » C'est une piste à privilégier pour entrer dans le vif d'un sujet dont je n'ai fait qu'esquisser le programme ici.

¹ Jean Starobinski, « La relation critique », in *La Relation critique*, Gallimard, coll. « Le Chemin », p. 9. Les références à cette édition se feront désormais dans le corps du texte.

² Maurice Blanchot, *Le Livre à venir*, Gallimard, 1959, p. 261.

³ *Ibid.*, p. 165.

⁴ *Ibid.*, p. 172.

⁵ *Ibid.*, p. 83.

⁶ *Ibid.*, p. 177.

⁷ *Ibid.*, p. 178.

⁸ *Ibid.*, p. 226.

⁹ *Ibid.*, p. 225.

¹⁰ *Ibid.*, p. 117.

¹¹ *Id.*. Dans le texte « Adamov et le langage », recueilli dans *Mythologies*, essai paru en 1957 mais écrit en 1954-1956, Barthes pose un refus analogue de la récupération symbolique : « Chaque fois qu'un spectacle semble immotivé, le bon sens fait donner la grosse cavalerie du symbole, admis au ciel petit-bourgeois dans la mesure où, en dépit de son versant abstrait, il unit le visible et l'invisible sous les espèces d'une égalité quantitative (ceci

vaut cela) : le calcul est sauvé, le monde tient encore », in Roland Barthes, *Mythologies*, Seuil, 1957, p. 88. Remarquons le « chaque fois que ».

¹² Maurice Blanchot, *Le Livre à venir*, *op. cit.*, p. 29.

¹³ Jean Starobinski, « Lire, publier, écrire », in *Gallimard et la Suisse. Un siècle d'affinités littéraires*, Gallimard, 1999, p. 22.

¹⁴ Jean Starobinski, « *Thomas l'obscur* chapitre premier », in *Critique* n° 229, Minuit, juin 1966, p. 513. Avec des textes de Françoise Colin, René Char, Michel Foucault, Roger Laporte, Emmanuel Lévinas, Paul de Man, Jean Pfeiffer, Georges Poulet.

¹⁵ Jacques Derrida, « La Parole soufflée » [1965], in *L'Écriture et la différence*, Seuil, 1967, p. 254-255.

¹⁶ *Ibid.*, p. 253.

¹⁷ Jean Starobinski, *La Relation critique*, Gallimard, coll. « Tel », 2001, p. 17.

¹⁸ Maurice Blanchot, *Le Livre à venir*, *op. cit.*, p. 58, cité in Jacques Derrida, « La Parole soufflée » [1965], in *L'Écriture et la différence*, *op. cit.*, p. 256.

¹⁹ Jacques Derrida, « La Parole soufflée » [1965], in *L'Écriture et la différence*, *op. cit.*, p. 255.

²⁰ Selon Starobinski, l'intérêt que porte les sciences humaines à la littérature est précisément lié à cette question de la singularité : « [E]lles [les sciences humaines] sont obligées de quitter l'examen du comportement *moyen* des groupes, et [...] ont à se mesurer avec ce que l'homme a de plus libre et de plus inventif ; [...] elles y font, peut-être mieux qu'ailleurs, l'expérience simultanée de leurs pouvoirs et de leurs limites. » (30)

²¹ Jean Starobinski, *La Relation critique*, Gallimard, coll. « Tel », p. 34.

²² Jacques Derrida, « Hors Livre. Préfaces », in *La Dissémination*, Seuil, 1972, p. 9.

²³ Plus récemment, en 2005, Bruno Clément a repris ces pistes de réflexion dans *Le Récit de la méthode* et les a reconduit à sa façon sur Platon, Descartes, Nietzsche, Proust, Sartre, Poulet et Todorov, entre autres.

²⁴ Le chiasme n'est pas une figure parmi d'autres pour Starobinski. Voir notamment son « Sur l'emploi du chiasme dans *Le Neveu de Rameau* », in *Revue de Métaphysique et de Morale*, LXXXIX, n° 2, avril-juin 1984, p. 182-196.